

éternelle, aller dans un royaume qui ne lui appartenait pas, officier dans un temple qui n'était pas son temple, et descendre en quelque manière aux fonctions de premier archevêque du grand empire, de premier serviteur du grand empereur ! Quoi qu'il fit, et malgré tous les hommages qui lui seraient rendus, il ne pouvait être jamais que le deuxième personnage dans la cérémonie du couronnement ! Que penseraient, d'ailleurs, d'une telle condescendance les autres souverains de l'Europe, et surtout celui qui se nommait encore dans ce temps-là *l'empereur d'Occident* ? N'était-ce pas attirer sur le pontificat romain des ressentiments qui menaceraient l'existence même du domaine de Saint-Pierre, si Napoléon éprouvait un seul revers décisif ? Et puis, confirmer l'élévation du vainqueur de Marengo par le sacre, c'était changer le fait en droit, sanctionner une usurpation, se mettre en guerre avec toutes les légitimités européennes, spécialement avec la famille des Bourbons, qui pouvait avoir encore son jour, comme les Stuarts après Cromwell. Enfin, était-on bien sûr que le pape, une fois à Paris, aurait la permission de revenir dans ses états ? Un quartier de Paris ne deviendrait-il pas peut-être la nouvelle geôle d'Avignon pour le pontife imprudent ?

Ces motifs de refus étaient si graves qu'ils l'auraient certainement emporté sur toutes les raisons contraires, à quelque autre époque de notre histoire que l'on veuille remonter. Louis XIV, dans les plus beaux temps de son règne, lorsqu'il forçait un pape à lui demander excuse pour des injures faites à son ambassadeur, n'aurait pas eu une seule voix dans le sacré collège en faveur d'une prétention semblable à celle de Napoléon. Les plus modérés des cardinaux eussent accusé le grand roi de s'être livré à une orgueilleuse démenée. Napoléon même aurait échoué dans ses prétentions, s'il eut régné sur quarante millions de bons catholiques, et qu'il n'eut pas été maître de l'Italie. Mais les choses et les positions ne se pouvant changer, Pie VII consulta le collège des cardinaux. Cinq votes furent négatifs dans un sens absolu ; les quinze autres se déclarèrent pour l'affirmative, avec des conditions plus ou moins admissibles par l'empereur des Français.

Au nombre des difficultés qui furent soulevées dans le sacré collège, il faut citer le serment par lequel Napoléon promettait de maintenir la liberté des cultes. Quinze cardinaux sur vingt avaient jugé que ce serment était irréligieux, mal sonnant aux oreilles pieuses, rendant suspecte la piété du monarque qui le prêterait, et devant empêcher que sa sainteté ne pût sacrer un tel prince. Le cardinal Fesch répondit avec un grand sens qu'il s'agissait ici, non d'une approbation des différents cultes, puisque l'empereur Napoléon ne pouvait pas être à la fois catholique et protestant, mais d'une simple tolérance civile qui n'emporte nullement avec soi l'assentiment théologique. Après beaucoup de débats, on finit par s'entendre sur cet article. Une autre condition regardait les évêques constitutionnels ; le pape disait qu'il ne voulait pas les recevoir en sa présence. On répondit à cela qu'il serait parfaitement libre de recevoir ou de ne pas recevoir qui bon lui semblerait. Le Saint-Père protesta aussi " qu'il ne permettrait pas qu'on lui présentât M^{me} de Talleyrand, pour ne pas avoir l'air d'autoriser son mariage qu'il ne reconnaîtra jamais. " Sur ce point assez singulier dans une affaire aussi importante, on ne répondit rien du tout. Pie VII se réservait de traiter plus amplement la question des possessions du saint-siège et celle des articles organiques, quand il serait aux Tuileries. Il espérait bien que sa complaisance arrondirait quelque peu le domaine de l'Eglise, qui avait été considérablement réduit par les derniers traités ; mais à cet égard il se trompa beaucoup ; et plus tard, il s'estima fort heureux, comme je ne sais plus quel personnage des fables de La Fontaine, de pouvoir échapper sain et sauf aux griffes du lion.

Le 2 août 1804, Pie VII félicita Napoléon sur son avènement au trône impérial. On remarque dans sa lettre les mots suivants : " Il ne nous reste plus qu'à vous prier, qu'à vous conjurer, à vous exhorter dans le Seigneur, maintenant que par la Providence de Dieu vous êtes arrivé à ce

haut degré de puissance et d'honneur, de protéger les choses de Dieu, de défendre son Eglise, qui est une et sainte, et de mettre tout votre zèle à éloigner ce qui pourrait nuire à la pureté, à la conservation, à l'éclat et à la liberté de l'Eglise catholique. *Vous nous avez déjà fait concevoir une grande espérance ; nous attendons avec confiance que vous la remplirez comme empereur des Français !* Les paroles de Pie VII étaient assez claires ; mais Napoléon eut l'air de ne pas les comprendre, et fit une réponse vague qui ne l'engageait à rien. Il désirait fort que le pape vint le sacrer à Notre-Dame, mais ne voulait pas payer les frais de voyage trop cher. Voici sa lettre officielle : " Très-Saint-Père, l'heureux effet qu'éprouvent le moral et le caractère de mon peuple par le rétablissement de la religion chrétienne, me porte à prier Votre Sainteté de me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend à ma destinée, et à celle de cette grande nation, dans l'une des circonstances les plus importantes qu'offrent les annales du monde. Je la prie de venir donner, au plus éminent degré, le caractère de la religion à la cérémonie du sacre et du couronnement du premier empereur des Français. Cette cérémonie acquerra un nouveau lustre, lorsqu'elle sera faite par Votre Sainteté elle-même. Elle attirera sur nous et nos peuples la bénédiction de Dieu, dont les décrets règlent à sa volonté le sort des empires et des familles. Votre Sainteté connaît les sentiments affectueux que je lui porte depuis longtemps, et par là elle doit juger du plaisir que m'offrira cette circonstance de lui en donner de nouvelles preuves. " Napoléon signe cette lettre : *Votre dévot fils*. La formule, empruntée au style de Louis XIV, était polie ; malheureusement l'empereur n'était ni dévot ni dévoué aux intérêts du siège pontifical.

Pie VII se mit en marche, le 2 novembre, par le chemin de la porte Angélique. Le peuple formait une longue haie de près d'une lieue, et lui prodiguait les témoignages du respect le plus touchant. L'un des cardinaux choisis pour accompagner le pape fondait en larmes. Il y avait si peu de temps que les prêtres avaient essuyé en France la plus sanglante persécution, qu'on craignait peut-être pour les jours du pontife. Mais ces craintes furent promptement dissipées. La population des villes et des campagnes accourait de toutes parts avec un infatigable empressement, par curiosité sans doute plus que par dévotion, mais du moins en conservant les marques d'un profond respect, pour contempler Pie VII. Quand Fouché demanda au Saint-Père comment il avait trouvé la France : " Béni soit le ciel ! répondit-il, nous l'avons traversée au milieu d'un peuple à genoux ! " C'était chose si rare, si extraordinaire, qu'un pape dans notre pays ! Les plus incrédules mêmes désiraient de le voir, et le caractère personnel de Pie VII inspirait à tous des sentiments de vénération et d'affection. Il était doux, bienveillant, grave sans austérité, prévenant sans familiarité ; justice que nous nous plaisions à lui rendre, et qui ne sera pas suspecte sous notre plume. Heureux le saint-siège, plus heureux le catholicisme, si tous les papes lui avaient ressemblé !

On aimera certainement à trouver ici un exemple de l'accueil que Pie VII reçut en France. C'est le pontife lui-même qui va parler dans un récit qu'il fit après son retour à M. Artaud : " A Châlons-sur-Saône, nous allions sortir d'une maison que nous avions habitée pendant plusieurs jours ; nous partions pour Lyon. Il nous fut impossible de traverser la foule ; plus de deux mille femmes, enfants, vieillards, garçons, nous séparaient de la voiture qu'on n'avait jamais pu faire avancer. Deux dragons (le pape appelait ainsi nos gendarmes à cheval, parce que les seuls corps de cavalerie qu'il eût à son service étaient des dragons), deux des dragons chargés de nous escorter nous conduisirent à pied jusqu'à notre voiture, en nous faisant marcher entre leurs chevaux bien serrés. Les dragons paraissaient se féliciter de leur manœuvre, et fiers d'avoir plus d'invention que le peuple. Arrivé à la voiture, à moitié étouffé, nous allions nous y élancer avec le plus d'adresse et de dextérité possible ; car c'était une bataille où il fallait employer la malice, lorsqu'une jeune fille, qui à elle seule eut plus d'esprit que nous et les deux dragons, se